

# Note sur le temps, l'espace et la politique

---

par J.A. LAPONCE,

Professeur à l'Université de British Columbia (Canada).

★

Comme toute activité humaine, la Politique, c'est bien évident, se situe dans le temps et dans l'espace, mais c'est justement parce que cela est évident que nous avons pensé qu'il était bon de le rappeler car l'évidence s'oublie facilement. Le thème choisi pour le X<sup>e</sup> congrès de l'AISP nous invite, non seulement à utiliser des modèles d'analyse historique et géographique mais aussi, et surtout, à traiter le temps et l'espace comme facteurs politiques plutôt que comme simples contenants du politique. Les quelque 150 communications qui se sont accrochées à ce thème, traitent le facteur temps et le facteur espace parfois comme des variables dépendantes, parfois comme des variables indépendantes, d'autres fois comme des variables de contrôle, beaucoup plus rarement comme de simples facteurs neutres ou comme des constantes dans leurs effets sur le ou la politique. C'est bien ainsi que nous l'entendions.

En lever de rideau sur l'ensemble de ces communications j'aimerais, à l'aide des neuf points que voici, présenter quelques remarques sur les notions de centralité, de frontière et de hiérarchie. [Ce thème est développé dans J. Laponce « Temps, Espace et Politique » *Soc. Sci. Inf.* 14 (3/4 7-28.)]



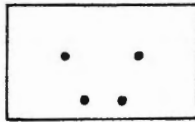
Si nous l'utilisons pour symboliser l'espace, ce système de points, même en l'absence de toute donnée sur ce qu'il signifie, n'est pas un système neutre. Certains de ces neuf points sont privilégiés par rapport aux autres. On peut le vérifier par l'expérience suivante : demandons à deux sujets, à qui on interdirait de communiquer entre eux, le point que choisirait l'autre sujet si un choix concordant les amenait à gagner

conjointement un prix quelconque. Cette expérience à la Schelling démontre que le point central est bien, comme on s'y attendait, le point privilégié. L'importance attachée à l'idée de centre ou d'axe central se manifeste dans la pensée mythologique comme dans la pensée religieuse, pensées analysées par Lévi-Strauss et Eliade. Elle se retrouve aussi dans la perception politique. Je n'en prendrai qu'un exemple. Je me suis demandé si, sur les cartes du monde de type Mercator, il y avait un endroit privilégié où l'on aurait tendance à situer la capitale de l'Etat auquel on appartient. J'ai consulté, pour ce faire, les manuels de géographie soumis aux enfants des écoles primaires. Or, les quelque vingt Etats pour lesquels j'ai pu obtenir les données nécessaires situent leurs capitales proches de l'axe vertical central, de préférence un peu au-dessus du point central d'un monde étalé à plat. C'est Washington, Moscou, Londres ou Beyrouth qu'on situe au centre du monde selon qu'on est américain, britannique, soviétique ou libanais. Ce phénomène rappelle les résultats des expériences de Horowitz et Hilmerstein qui indiquent que lorsqu'on demande à un sujet de se montrer du doigt, il dirige son geste vers la tête ou la poitrine. Nous situons l'Etat auquel nous appartenons à la tête ou à la poitrine du monde. Merleau-Ponty l'avait observé : le corps individuel sert à centrer les corps métaphysiques ou métaphoriques auxquels on appartient ou auxquels on croit appartenir.

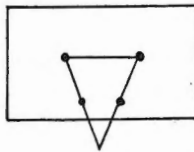
L'idée de centre nous mène à l'idée de frontière et à l'idée de hiérarchie entre centre et périphérie. Les neuf points au tableau invitent à ce que nous les relient les uns aux autres et à ce que nous les englobions ou séparions par une ou plusieurs frontières.

Du point de vue de l'analyse scientifique, cette tendance à lier des points entre eux ou, au contraire à les prendre au filet d'une frontière englobante, me semble varier fortement selon les chercheurs et selon les disciplines. Les géographes qui se situent dans la tradition d'André Siegfried, ainsi que la plupart des économistes, pensent d'abord leurs problèmes analytiques en termes de rapports entre points et en termes de rencontres entre routes physiques ou métaphoriques. Ils opèrent sous le signe de la ligne et de la croix. Le politiste, par contre, me semble opérer le plus souvent à partir de l'archétype de la frontière. Il identifie un contenant, souvent territorial (état, province ou ville) et il se demande ce que ce contenant contient d'intéressant. Il utilise le modèle de la boîte à jouets. Or, l'archétype de la frontière englobante tend à maintenir la science politique dans le descriptif, alors que l'archétype du lien et l'archétype du croisement auraient plus de chance de nous mettre sur le chemin de la causalité et de la prédiction.

Il serait intéressant, ou du moins amusant, de soumettre des chercheurs de disciplines différentes à un test très simple, qui mesure l'importance qu'on attache à l'idée de frontière, le test suivant : on dessine un rectangle, comme ceci, et on y inscrit les quatre points que voilà :



puis on demande à un sujet de lier ces quatre points par un périmètre composé de trois lignes droites seulement. Le problème n'est résoluble que si l'on franchit la frontière du rectangle, comme ceci.



Or, bien des sujets s'imaginent ne pas devoir franchir cette frontière ou hésitent longtemps à le faire. L'hypothèse à vérifier serait que le politiste, dans la mesure où son idéologie scientifique le mène à valoriser l'idée de contenant, échouerait à ce test plus fréquemment que le géographe ou l'économiste.

Que la frontière soit un phénomène essentiellement administratif et politique a amené les géographes qui sont dans la tradition de Christaller à distinguer trois types de rationalité spatiale différents qui peuvent servir à regrouper les points d'un système comme celui que nous avons mis au tableau : la rationalité dite du marché, celle dite des transports et celle de l'administration. Or, cette dernière, seule, opère à partir de l'idée de frontière englobante et ségrégative.

Mais si la science politique donne une place importante à l'idée de frontière, c'est, j'y reviens, bien plus en la traitant comme un contenant plutôt que comme une variable dont on identifierait et mesurerait l'influence. Il y aurait pourtant des études passionnantes à faire sur le rôle de la frontière politique et sur celui de la perception de la frontière. Les recherches des psychologues qui ont étudié les variations dans la perception de la frontière corporelle pourraient peut-être nous servir de guide. Seymour Fisher a montré qu'il y avait corrélation entre le type de frontière perceptuelle dont nous entourons notre corps et les rapports que nous avons avec le milieu ambiant, social ou physique. Le sujet qui perçoit son corps comme étant, par rapport à ce qui n'est pas son corps, séparé par des frontières nettes, bien définies et

sécurisantes, a une meilleure connaissance de l'environnement, est plus autonome, mieux à même de se gouverner, et moins agressif. En va-t-il de même lorsqu'il s'agit de la perception des frontières d'une communauté politique ? Les problèmes récents qui confrontent l'Irlande, Chypre, le Moyen-Orient et le Québec, nous invitent à donner une attention toute particulière à ces problèmes de la perception de la frontière du groupe communautaire et à noter que la frontière de type non territorial et non englobant a été un échec.

Un centre qu'on protège, des frontières spatiales continues qui le défendent, telles paraissent être les exigences d'une territorialité que l'on retrouve dans la façon dont l'homme perçoit son corps, dans la façon dont il construit ses maisons et dans la façon dont il organise ses Etats.

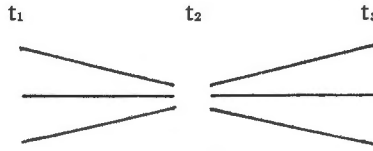
Comme il y a hiérarchisation et délimitation de l'espace, il y a hiérarchisation et délimitation du temps. Revenons à nos 9 points : la valorisation du temps se fait comme si le temps était un paysage ; on y établit des chemins familiers, des lieux qu'on évite ou qu'on exploite, ou bien encore des lieux qui servent à se rencontrer, à se retrouver. Pour illustrer quelques-uns de ces chemins, donnons à notre matrice de points, une orientation temporelle et pour faciliter l'identification de chacun des points, donnons leur des numéros.

$t_1$	$t_2$	$t_3$
1	4	7
2	5	8
3	6	9

Situons arbitrairement un présent théorique au temps trois. Si nous représentons une relation de cause à effet par un trait, liant deux numéros d'un temps différent, par exemple les numéros 4 et 8, et si l'absence de lien signifie l'absence de causalité, nous obtenons toute une série de schémas divers ; en fait, il y a abondance de schémas ; il y a 32.752 façons de lier ou de ne pas lier les points 1, 2, 3, 4, 5, 6 au seul point 8 ; trente et quelques milles à condition que nous sachions où faire passer la frontière entre le temps 1, le temps 2 et le temps 3. Mais s'il y a, comme c'est normalement le cas, plusieurs frontières possibles, s'il y a une infinité de frontières possibles, comme le notent Alfred Grosser et Léo Hamon dans leurs réflexions sur la diachronie et la synchronie, alors il y a de quoi décourager l'historien et le futurologue en quête de causalité.

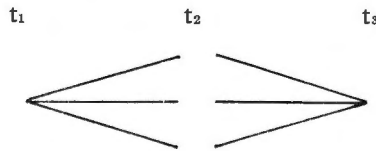
Mais parmi toutes ces configurations possibles, causales ou non, il y en a deux au moins qui me paraissent particulièrement intéressantes en

raison de leur effet explicatif, de leur simplicité et de leur pouvoir mythique. La première de ces configurations a forme de plaque tournante :



La plaque tournante de cette histoire, le numéro 5 est un fait historique privilégié — guerre, révolution, invention, grand homme — qui sert à lier un passé à un présent également complexe par l'intermédiaire d'une croisée de chemins qui explique en simplifiant. Ces plaques tournantes appartiennent à l'ordre des faits ou à l'ordre de la croyance. Par exemple, les plaques tournantes de l'histoire telle qu'elle est présentée dans les écoles primaires françaises sont : Rome, Vercingétorix, Charlemagne et la Révolution de 1789. L'école secondaire y ajoute Athènes qu'on atteint en passant par Rome et où les enfants français iraient sans doute par la route de Jérusalem si les croisades avaient réussi. De tels aiguillages donnent à ceux qui les contrôlent le pouvoir de déterminer frontières temporelles et filiations. Les révolutions culturelles et politiques amènent souvent à changer ces aiguillages ; la révolution culturelle chinoise n'agit pas autrement que la révolution russe ou la révolution française. La recreation du passé en fonction du présent est le fait de toute culture qui se transforme ou s'adapte.

Toujours selon notre modèle théorique, l'autre cas particulièrement intéressant a la forme du schéma suivant :



Si nous situons le présent au temps 2, le modèle ci-dessus représente la recherche d'une origine historique unique et la perception d'un avenir lui aussi unique. Un tel modèle décrit la pensée religieuse comme la pensée nationaliste lorsque tournée vers le passé cette pensée cherche un lien sacré, un grand ancêtre et que tournée vers l'avenir, elle promet une fin privilégiée.

De même que l'on parle de parti unique et de multipartisme, on peut à propos d'un état ou d'une culture parler d'origine unique et d'origines diverses. L'Angleterre, sinon la Grande-Bretagne, est du point de vue religieux et politique, bien centrée sur soi, et dans l'espace et dans

le temps. Par contre, les Etats-Unis ou la Pologne sont polycentriques et dans le temps et dans l'espace.

Il conviendrait aussi d'analyser comment une idéologie ou un système de gouvernement découpe le temps et l'espace en fonction l'un de l'autre. Ferrero disait que si l'homme veut s'ancrer et s'épandre dans l'espace, c'est parce que le temps échappe à son contrôle. Inversement, le contrôle idéologique du temps, en particulier le contrôle religieux du temps, n'agit-il pas souvent comme substitut à l'emprise spatiale ? L'église catholique n'a-t-elle pas ses périodes spatiales et ses périodes temporelles ? N'en est-il pas de même du Marxisme ? Et l'importance que plusieurs ethnies attachent à Jérusalem n'est-elle pas due en partie à leur désir d'incarner le temps dans l'espace et de justifier ainsi le contrôle de l'un par l'autre ? Plus généralement, il est remarquable que certains systèmes de contrôle réussissent dans le temps mais échouent dans l'espace, et inversement. Innis, dans son remarquable ouvrage sur les empires et la communication remarque que la Perse et la Syrie avaient résolu le problème de l'espace mais avaient échoué dans le temps, là où Babylone et l'Egypte avaient réussi, réussite mesurée par le degré du contrôle hiérarchique.

Ni le temps, ni l'espace ne sont homogènes mais, sans l'homme, ils ne seraient que diversifiés ; avec l'homme, ils sont pris dans le monde de la politique et, de ce fait, s'organisent de façon hiérarchique. L'espace m'apparaît dominé par les notions de centre et de frontière, le temps par la triple notion de centre, d'origine et de fin. J'en déduis qu'autour et en fonction de ces points et notations privilégiés, la communication, la coopération et les conflits seront plus intenses. Etudier les types de communication, les types de coopération et les conflits qui amènent à faire et à défaire des hiérarchies temporelles et spatiales, tel est le sujet des débats des jours à venir.

#### Summary :

*This keynote address to the Xth World Congress of the International Political Science Association considers one of the effects of politics on either space or time : that of structuring them hierarchically, around the notions of center and border in the case of space ; around the notions of origin, centre and end in the case of time. Various archetypes and explanatory models are considered.*

